Potvin, Charles
Aux rois



AUX ROIS,

N POÈTE, A Mlle RACHEL.

Poèmes

PAR CH. POTVIN.

Prix : 50 centimes.

PARIS.

HEZ J. LABITTE, ÉDITEUR,

61, PASSAGE DES PANORAMAS.

—

1846.

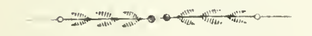
AUX ROIS.

AUX ROIS,

A UN POÈTE, A Mlle RACHEL.

Poésies

PAR CH. POTVIN.



Paris.

CHEZ J. LABITTE, ÉDITEUR,

61, PASSAGE DES PANORAMAS.

—

1846.

A UN POÈTE.

Ami, tes vers sont beaux : on s'émeut, on admire ;
On dit : la muse est là, c'est un Dieu qui l'inspire ;
Et nous, — la poésie est notre unique soin ; —
Émus, battant des mains, nous chantons ta victoire :
Poète, as-tu jamais si haut porté ta gloire ?
Iras-tu jamais aussi loin ?

Mais la réflexion vient, puissante réserve :
Quand notre enthousiasme, emporté par ta verve,
Cède un succès complet à tes vers triomphans,
Elle arrête tes pas d'une arme forte et calme.
A tes premiers lauriers elle arrache une palme :
En vain je te défends.

Notre admiration se ternit d'un nuage ;
On sent je ne sais quoi qui blesse et décourage,
On n'est pas satisfait, et c'est bien beau pourtant !
On se dit : cet athlète a des muscles d'Antée;
Mais pourquoi sa couronne est-elle disputée ?
Que lui manque-t-il donc pour être vraiment grand ?

Il te manque, poète, il te manque une cause
Digne de l'anathème ou de l'apothéose,
Pour qui ce soit honneur que d'avoir combattu;
Aux luttes de Jacob il faut les bras de l'ange;
Il te manque un Néron à traîner dans la fange.
Il te manque un héros de crime ou de vertu.

Est-ce pour avorter d'une foudre mesquine,
Que Dieu te remplit la poitrine
De cette voix qui sait foudroyer et toucher?
La grandeur, du génie est la première règle.
Comment donc as-tu pu prendre des ailes d'aigle
Pour élever ton vol jusques à ton clocher.

Non, les beaux vers sont fils d'une haute pensée;
Sur de nains intérêts quand la muse est fixée,
Quelque sûr et profond que serait son coup d'œil,
Quoiqu'elle se sentît au sein un souffle immense.
Elle abdique, elle perd sa première puissance,
Quand elle méconnaît son légitime orgueil.

Oh! si tu peux lancer, ainsi qu'une tempête,
Des rimes qu'en secret quelque badaud répète,
Des pensers sans échos hors de tes murs étroits,
Que seraient donc tes chants si tu parlais au monde.
Si d'une grande cause et d'une foi féconde
S'illuminait ton âme et s'inspirait ta voix.

Ne perds pas ton génie en une indigne sphère;
Nous avons des héros pour la lyre d'Homère,
Tu ne fouilleras pas nos annales en vain;
Ou s'il faut à ton bras la verge d'Archiloque,
Sois digne, monte au cieux; du haut de ton époque.
Brandis sur l'univers le jugement divin.

A nos portes encor règne la barbarie;
Là, dans ton propre sein, reine de l'industrie,
La faim, l'oppression met un peuple aux abois:
La justice est ailleurs une fausse balance
Où la victime encor d'une libre défense
Ne peut poser le contrepoids.

Les saints membres du peuple ont encore leur plaie ;
Le pauvre attend toujours sur son abjecte claie ;
Le riche tout-puissant change en crimes son or.
A-t-on brisé le knout? a-t-on brisé la roue?
Justice, liberté, vérité qu'on bafoue,
Toute religion a des martyrs encor.

Frappe, abaisse le mal en élevant notre âme ;
Contre toute noirceur que ta muse réclame;
Si tu ne peux broyer le bourreau sous ton pié.
Arracher la victime à la haine qui gronde,
Tu porterais du moins au tribunal du monde
Le noble appel de la pitié.

Oh ! rien ne tarirait ta verve généreuse ;
La liberté, chez nous, est déjà vigoureuse ;
Mais si le crime est rare et plus douces les mœurs,
N'est-il pas mille erreurs à déjouer dans l'ombre ?
Les vertus dont la terre a besoin sont sans nombre :
Manque-t-il d'héroïsme à semer dans les cœurs ?

Parle, et pour triompher de la faiblesse humaine,
Pour que nos gouvernans soient sourds à la syrène.
Au cri de l'intérêt qui veut les retenir,
Pour qu'ils bravent l'écueil des passions intimes,
Fais briller ton génie en croyances sublimes,
Comme un phare sacré montre-nous l'avenir.

La Pologne, l'Irlande est là ; — mais je m'arrête...
Pour ces sommets brûlans ma muse n'est pas faite :
Moi dont la vie obsure est toute à l'idéal,
Qui dans les maux cachés ou la joie indiscrète
Ne sais de mon humble retraite
Que moduler le chant d'un rêve virginal.

Mais toi, le fouet d'airain est ton arme choisie ;
Frappe, mais souviens-t-en, la sainte poésie
Est pudique et répugne à servir les partis ;
Dans les cieux, d'un regard elle embrasse le monde ;
Et toi, toi, cette vue élevée et profonde,
Tu t'en sers pour scalper d'infiniment petits.

Tu profanes ta muse, hélas! tu la mutiles.
Comment aux scandales futiles
Oses-tu rabaisser cette fille des cieux?
Oh! tais-toi! laisse-lui sa patrie immortelle;
Ou plutôt, tu le peux, élève-toi près d'elle;
Qu'elle puisse avouer tes chants audacieux!

Pour instruire le monde en ïambes robustes,
Il faut tremper son âme aux sentimens augustes..
— Ton vers donne à l'idée un reflet étonnant:
Poète, en ce travail respecte-le toi-même,
Donne-lui des pensers à sa hauteur suprême,
Et sois digne pour être grand.

A Mlle RACHEL.

Toute idée humaine ou divine
Qui prend le passé pour racine,
A pour feuillage l'avenir.

V. HUGO.

Depuis quarante ans la France nouvelle a vu se produire dans diverses branches de sa littérature, des gloires qu'elle peut sans vergogne associer aux gloires de son passé; le théâtre seul n'est pas encore dignement représenté.

Biographie d'A. DUMAS,
par un homme de rien.

Le Kain avait perdu le sceptre avec la vie;
Mais Talma, prenant place au trône du génie
Pour l'élargir encore et l'emplir à lui seul,
Avait fait, tout un règne, oublier son aïeul;
George abdiquait le drame et Mars la comédie;
Duchesnois n'était plus, l'antique tragédie
Du sommeil de la mort comme elle s'endormait,
Interrègne énervant dont Paris s'alarmait!
Soudain tout se leva pour applaudir; la scène
Redevenait un trône et trouvait une reine;
C'était vous! le front ceint des bandeaux consacrés,
Digne fille des Rois au théâtre adorés,
Vous nous apparaissiez; et l'on vit, ô merveille!
Eclater dans vos yeux tout le feu de Corneille;
Racine en votre cœur revivait désormais.
La race du génie, oh! ne s'éteint jamais!

*

Interrompue un jour, sa lignée éternelle
Inaugurait en vous une époque nouvelle.
Tel, lorsqu'en des Etats en proie aux factieux,
Apparaît un héros digne de ses aïeux,
Tout cède, il prend le sceptre, et, prompte à se soumettre,
La foule à sa démarche a reconnu son maître.

Des grands siècles alors les chefs-d'œuvre immortels
Reconquirent le rang de leurs premiers autels;
L'un après l'autre on vit ces hommes de génie
Retrouver la splendeur qu'en vain on leur dénie,
Et vous, les relevant d'un prétendu tombeau,
Vous allumiez votre âme à leur divin flambeau.
Alors on eût cru voir s'unir en votre gloire
A la muse des vers la muse de l'histoire,
Pour chasser un nuage avec peine entassé
Et rendre à l'univers le soleil du passé.

Grande comme ces dieux dont vous êtes la fille,
Rendez, rendez la vie à toute la famille;
Mais n'allez pas trahir vos triomphes si beaux
Et poursuivre leur marche à travers des tombeaux.
Ne portez pas toujours vos regards en arrière;
De tout ce qui fut grand montrez-vous l'héritière;
Mais il est plus d'un nom que le temps a vaincu,
Il est des morts bien morts ou qui n'ont pas vécu;
Votre génie en vain galvanise ces ombres;
Nous ne pouvons vous suivre en leurs sépulcres sombres,
Et, le regret troublant notre admiration,
On se dit: le passé sera-t-il sa prison?

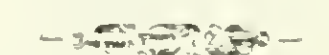
Non, le passé n'est pas votre gloire absolue!
C'en est le piédestal et non pas la statue;
C'est votre avènement, et c'est, ô majesté!
La consécration de votre royauté;
Mais ce n'est pas régner que rester sur le faîte,
Sans vouloir du progrès avancer la conquête,
Que vivre en ses aïeux, et, n'ayant d'autre soin,
Sembler dire à leurs fils: Vous n'irez pas plus loin.
Il faut que l'arbre saint qui fleurit sur le trône,

De moissons de fruits d'or se couvre à chaque automne,
Et que l'arc triomphal d'un passé glorieux,
Au présent, son émule, ouvre un chemin aux cieux;
Votre talent n'est pas comme une langue morte;
Non, il faut qu'en avant il marche et nous transporte,
Et, s'allumant aux feux d'un sacré souvenir,
Qu'il soit à votre front l'astre de l'avenir!

Votre grandeur est là, mission fortunée
A qui, dès le berceau, l'art vous a destinée.
La France attend de vous cet élan tout puissant,
Qui, parti d'un grand siècle en instaure un plus grand.
De notre crépuscule, à vous de faire éclore
La force qui fermente et n'attend que l'aurore.
Il n'est point sous le joug de héros éclatans;
Tout change et se transforme en la suite des temps.
Vengez dans ces chefs-d'œuvre une forme accomplie;
Ne l'éternisez pas lorsqu'elle s'est vieillie.
On ne change en momie aucune nation;
Après Louis-le-Grand, place à Napoléon!
Et vous, dans ces vieux corps dont nous conservons l'âme,
Faites couler à flots le jeune sang du drame.
En avant! sur nos pas les arts régénérés
Du temple romantique élèvent les degrés;
Tous ceux qui tristement vous suivaient dans l'ornière,
Heureux, libres, plus forts, marchent à la lumière;
Nouveau monde! au berceau si richement doté
Par la philosophie et par la liberté!
La Grèce l'illumine, et Racine et Shakspeare
Pour ce digne héritier unissent leur empire.
Notre histoire renaît en ses fastes divers,
Et triomphe du doute et montre à l'univers
Que, s'étant faite reine aux siècles héroïques,
Elle était digne aussi des pavois poétiques.
Tout un passé d'efforts, d'essais et de travaux,
Ce lent enfantement de trois siècles rivaux
Où Marot, Rabelais, et Montaigne et Malherbes
Ont taillé notre langue en diamans superbes,
Jusqu'aux grands jours où vint le siècle souverain,
De ces trésors épars faire un royal écrin;

Et tout ce que nos temps d'ardente renaissance
Ont ajouté de feu, de vie et de puissance
En la cuve où toujours la langue rajeunit.
Tout pour notre avenir fructifie et s'unit;
Tout devient l'élément de cette époque immense.
Déjà les fondemens en sont assis; la France
L'entrevoit, la connaît, l'appelle, et son transport
N'attend qu'un chef puissant qui la conduise au port.

Ainsi, lorsque Colomb s'apprêtait sur nos grèves
A suivre dans leur vol ses plus sublimes rêves;
— Les palais de la mer que Tyr nous a donnés,
Que trente siècles d'art ont perfectionnés,
La force de la poudre au salpêtre empruntée,
Et le savoir nautique et l'aiguille aimantée;
S'il prit au monde ancien tous ses pouvoirs divers,
Ce fut pour conquérir un nouvel univers.



AUX ROIS DE L'EUROPE.

Audite ergo reges et intelligite ; discite, judices finium terræ....

Horrendè et cito Deus apparebit vobis, quoniam judicium durissimum his qui præsunt fiet.

LIVRE DE LA SAGESSE, chap. IV.

I.

Rois qui jugez la terre et marchez dans le doute,
Ne vous étonnez pas lorsque sur votre route
Les malédictions jamais ne font défaut ;
Ne vous étonnez pas si vous voyez dans l'ombre
Quelque poignard furtif, quelque machine sombre
Qui veut remplacer l'échafaud ;

Ne vous étonnez pas si la presse farouche
N'a trop souvent pour vous que du fiel à la bouche,
Et parfois semble un Dieu pour crier : liberté !
La presse, ce Protée aux cent métamorphoses,
A qui l'avenir seul, ce grand maître des choses,
Arrachera la vérité.

II.

Les temps s'accompliront dans des heures funèbres ;
Alors vous entendrez surgir de vos ténèbres
Une voix... — cette voix, on ne lui répond pas
Par un geste hautain, un silence superbe. —
Écoutez : — la fourmi fait sa grange sous l'herbe,
Et vous, qu'avez-vous fait ? Rois, voici le trépas !

Pour rançon de votre puissance,
Quels biens avez-vous amassés,
Vous à qui la haute naissance
Rendait les hauts-faits plus aisés ?
Qu'avez-vous fait, toute une vie,
De ces trésors qu'on vous envie ?
Quel est le fruit qu'ils ont porté ?
Vos vertus, devant le grand Juge,
Seront-elles votre refuge ?
O rois, voici l'éternité !

— « Nous avons défendu notre nom, notre race,
Surtout quand nous croyions y voir une menace.
Nous avons puni le forfait,
Sans pitié, car alors il devient sacrilége ;
C'est un droit : tout pouvoir attaqué se protège. » —
Mais la voix redirait : « Puissans, qu'avez-vous fait ? »

— « L'union nous maintint à l'abri du tonnerre ;
Unis, nous écrasions tout projet sanguinaire ;
Eussions-nous cent vertus, la révolte nous hait.
L'ordre fut maintenu ; la paix irrévocable
Descend sur nos fils. » — Non, la voix est implacable :
« Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait ? »

Votre nom ? — Des siècles sans nombre
De folie et de cruauté,
Ont rongé d'une rouille sombre
Sa primitive majesté.
Nom si beau, lorsque tout un âge
Dans un Charlemagne, un Pélage,

Couronnait un saint conquérant !
Vous en fîtes, vous que j'accuse,
Ce qu'Athènes et Syracuse
Ont fait du vieux nom de tyran.

Votre union ? — Bel arc de triomphe sans doute !
Votre égoïsme seul en est la clef de voûte,
Voûte basse où nos droits se sentent étouffer ;
Du peuple votre paix ne faisait pas la joie ;
Unis ! comme des loups dont chacun tient sa proie,
Pour pouvoir mieux en triompher.

Si vous la conserviez cette union, — si forte
Pour chasser le progrès qui rêve à votre porte,
Pour effacer un peuple à qui le joug pesait,
Si forte, quand, la peur redoublant votre haine,
Vous vouliez rejeter dans une aire lointaine
L'aigle altier qui vous écrasait !

Si vous la conserviez pour le bien de la terre :
Si votre voix prenait un noble ministère,
A déjouer le mal si vous mettiez vos soins,
Si vous sentiez pourquoi votre puissance est faite,
— Il est grand de pouvoir rester homme à ce faîte ! —
Vous seriez des hommes du moins !

Le Christ, en dissipant les ténèbres de Rome,
Donnait au Nouveau-Monde un modèle de l'homme,
Il disait : les mortels sont égaux devant Dieu !
Que dans l'humanité, famille solidaire,
L'intérêt de chacun soit un but secondaire ;
Le bien de tous domine et règne en premier lieu.

Mais si c'est au front qui gouverne
Qu'on doit juger le genre humain,
Que jamais au siècle moderne
Ne vienne l'ombre d'un Romain ;
Fureur, ruse, audace, artifice,
Il retrouverait chaque vice
Que Tacite avait flagellé ;

Il nous crirait : — et que répondre ? —
— « Le Christ est mort pour vous confondre :
» L'homme n'est pas renouvelé. » —

III.

— Non, non, nous avons la lumière !
Au front du siècle et dans tes mains,
Christ, elle marche la première ;
Et souvent notre humble chaumière
Ferait honte aux palais romains.

C'est à nous, c'est à nous, poètes,
D'en montrer à tous la clarté,
D'allumer l'âme des prophètes,
Et de gémir sur ces tempêtes
Et de frapper la cruauté !

Toi, que toute noble espérance
Nomme son barde avec orgueil,
Alphonse, harpe de la France,
N'as-tu plus ta mâle assurance ?
N'as-tu plus tes hymnes de deuil ?

Béranger, roi de la satire,
Le fouet pèse-t-il à ta main ?
Abdiquerais-tu ton empire ?
Et toi, Victor, Dieu de la lyre,
N'as-tu plus ta corde d'airain ?

Levez-vous tous, ardens et braves !
Dieu sur votre âme a mis son sceau ;
Qu'elle épanche toutes ses laves !
L'espérance pour les esclaves !
L'anathème pour le bourreau !

Chantons et d'une ardeur plus forte,
Pour que dans ce monde aux abois,
Si c'est le crime qui l'emporte,

La pitié ne semble pas morte,
La justice ait au moins sa voix !

IV.

Orient ! Occident ! mon œil en vain y plonge !
Le nouvel homme encor
N'a pas chassé l'erreur, ce vain reste d'un songe :
Partout le vieux Baal trônant sur le mensonge,
Et partout le veau d'or !

— L'Égypte au jeune sang qu'il faut qu'elle dévore,
Veut en vain refleurir ;
L'Europe en est jalouse et lui défend d'éclore,
Quand, vieillard idiot, l'empire du Bosphore
Se défend de mourir ;

Homme mûr et rusé, l'Europe réunie,
Pour en prendre sa part,
Attend l'heure, et du mort prolongeant l'agonie,
Craint que l'adolescent n'ose de son génie
Remplacer le vieillard.

— Le sang, par maints fléaux, se répand à plein vase !
Là, c'est Abdel-Kader,
Fier lion qui défend son désert, on l'écrase ;
— Là, le czar convoiteux, aux plaines du Caucase
Lance un terrible éclair.

— Rois et peuples, il est plus d'une barbarie !
Si le ciel africain
Voit l'affreux Cannibale assouvir sa furie,
Sous notre ciel glacé s'étend la Sibérie,
Vaste charnier humain.

Un peuple fier et fort ployait sous l'esclavage
D'un ennemi mortel ;
— Ce peuple avait sauvé l'Europe du ravage,
Comme ne l'eût pas fait la France et son courage
Sans un Charles-Martel ;

Ce peuple fut toujours le frère de la France
        Et fidèle à nos maux,
Était fier d'aspirer à notre ressemblance. —
Dans les combats sacrés de son indépendance
        Il marchait en héros.

Deux fois se relevant sous un cruel outrage,
        Il cria : liberté.
Et le monde s'émut ; frémissant de courage,
Les peuples.... Mais les rois ne songeaient dans l'orage
        Qu'à leur sécurité.

Et sous les coups du knout, sous la neige ou le sable
        Du Nord, affreux désert,
Partout où l'exilé n'est pas comme un coupable,
Partout, hors dans ton sein, Pologne inconsolable,
        Ton peuple meurt ou sert.

— Sur le sol ébranlé, sur les mers incertaines,
        L'Anglais frappe partout,
Partout où les cités, les nations lointaines
Ont de l'or à sucer dans le sang de leurs veines,
        Leur sang d'homme qui bout.

Angleterre, à tes pieds l'Irlande crie et pleure
        D'oppression, de faim ;
Sur elle tu bâtis, agrandie à toute heure,
Ta puissance, ta paix, ta gloire intérieure,
        Ton palais souverain.

Mais un antre a miné ce palais que l'on vante ;
        L'homme souffre en dessous ;
L'ouvrier est un homme, et cela t'épouvante ;
Il sent dans sa poitrine une flamme vivante
        Qui rugit sous les coups ;

— Europe, qui te dis grande et civilisée
        Et mûre de raison,
Ta base d'autrefois chancelle ou tombe usée,
Et ton peuple se tord dans la cuve embrasée
        Où rajeunit Eson.

— Ici la flamme sent palpiter l'existence ;
Mais, comprimé toujours,
Le phénix lève à peine un front fier d'espérance,
Et s'il ose crier : liberté ! renaissance !
Ce n'est que pour trois jours.

— Là, le feu couve encor ; l'Allemagne demande,
Cherche un Othon nouveau,
Qui la fît libre ainsi que l'autre la fit grande,
Et réunît les lois que le progrès amende
Sous un meilleur drapeau.

— Mêmes maux sont échus à sa sœur l'Italie,
Et de pires dangers ;
Coupée en vingt tronçons et gisant, affaiblie,
Elle secoue en vain la chaîne qui la lie
A des rois étrangers.

Ces temps d'indépendance et de force réelle
Où comme un fier lion,
Son peuple apparaissait pour vider sa querelle,
Pour être juge et maître, — elle se les rappelle...
Et se sent un baillon.

Vainement elle rêve en cette gloire morte
Un avenir plus beau :
Oh ! sur la force un jour si l'équité l'emporte,
On la verra créer, une pour être forte,
Un Latium nouveau.

— Le Cid veut retremper son héroïsme antique
Aux sources du présent :
Qu'il faudrait de vertus pour ce but magnifique !
Mais l'esprit de discorde, odieux empirique,
Le baigne dans le sang.

— La parole est au frein ; la sainte intelligence
Semble une arme qui nuit,
Que le fort doit soustraire aux mains de l'indigence ;
— La justice paraît encore une vengeance
Qui frappe dans la nuit ;

L'humble foi, du croyant mène encore au supplice.
Et vous, vous dont la voix
Au nom du monde entier résume la justice,
Vous demeurez muets, ô silence complice!
Et vous êtes des rois!

Vous surtout dont le peuple arborant la lumière
En nos temps ténébreux,
Veut marcher l'éclaireur de la famille entière,
Osez-vous arrêter dans la noble carrière
Ses élans généreux?

Comme un guide qui fuit quand l'héroïsme emporte
Ses troupes aux combats,
Ce fanal que devrait brandir votre main forte,
Quand lui-même en avant votre peuple le porte,
Ne le suivrez-vous pas?

En avant! sommes-nous au but? Pouvons-nous dire:
L'ouvrier n'a plus faim? —
Son travail est-il libre et peut-il lui suffire?
Trouve-t-il, droit sacré que rien ne peut prescrire,
Le pain de l'âme enfin?

Partout l'antique duel du grand nombre qu'opprime
Une orgueilleuse main;
C'est la force jadis qui consommait le crime;
La ruse lui succède, exploitant la victime
Comme un bétail humain.

Quand le cœur s'avilit, quand se dégrade l'âme;
Quand le pauvre transi,
Montre un front où s'éteint toute céleste flamme;
Quand l'autel le plus saint, le doux cœur de la femme
Tombe en la fange aussi;

Ces monstres, songez-y, rois, princes, c'est un frère,
Reines, c'est une sœur;
Autant que vous peut-être ils avaient l'âme fière,
Et le morceau de pain qu'on doit à la misère
Leur eût gardé l'honneur.

— Partout la liberté fend la mer orageuse ;
De sublimes concerts
L'annoncent ; chaque peuple a vu la voyageuse ;
Mais pour ses fiers amans la puissance ombrageuse
A partout des Spielbergs !

— En avant ! en avant ! partout le bien à faire
Et le mal à dompter !
Si rien ne vous attire à la plus haute sphère,
C'est bientôt un danger, le bien que l'on diffère
Et qu'on veut éviter.

V.

Votre devoir est là ! Rois, si la Providence
N'a pas brisé dans l'œuf votre vaine puissance,
Si Dieu vous a soufferts aux pavois de l'orgueil,
C'est que l'homme déchu de sa vertu première,
Avait besoin d'un bras porteur de la lumière,
Qui lui montrât la route et détournât l'écueil.

Pour pallier un peu ce scandale suprême
D'un homme, vil limon, mis au rang d'un Dieu même,
D'un mortel comme nous né pour nous dédaigner,
Rois, montrez-vous toujours, afin qu'on vous honore,
Les tuteurs dévoués du peuple jeune encore,
Jusqu'à ce qu'il parvienne à l'âge de régner.

Comme il était des dieux, il est des rois au monde ;
Un cri puissant frappa l'idolâtrie immonde,
Sur les autels brisés le seul Dieu demeura ;
Ce cri trouve un écho terrible en vos royaumes :
Les rois s'en vont... Un jour, comme de vains fantômes,
Les trônes tomberont ; le vrai roi règnera.

Ce jour viendra : dans vos mémoires
N'entendez-vous pas retentir
Un de ces jours dont nos histoires
Frémissent de se souvenir ?
Oh ! si vous osez, infidèles,

Forfaire à ses nobles tutelles,
Si vous prétendez prolonger
Son jeune âge ardent d'héroïsme
En éternel idiotisme,
Tremblez, il saura se venger!

Il grandira, l'enfant sublime!
Alors, son héroïque effort
N'avortera plus dans le crime,
Et, plus calme, il sera plus fort.
Aux pieds d'un dédain implacable
Il foulera le roi coupable.
Rois du monde, ce jour viendra;
Travaillez bien aux saintes vignes
Pour n'être pas jugés indignes
Lorsque le Maître apparaîtra.

O sombre aveuglement des passions humaines!
Tant de poignards vainqueurs, tant de sanglantes haines,
Tant de maux viennent-ils en vain vous avertir?
Rois, le sang fume encor sur les marches du Louvre;
Avec Louis-le-Grand si le grand siècle s'ouvre,
Il s'éteint dans le sang de Louis-le-Martyr.

Que Dieu de l'avenir détourne ces tempêtes!
O rois! que ces éclairs qui passent sur vos têtes,
Vous montrent vos devoirs au dessus de vos drois;
Nés d'un même limon, votre sang est le nôtre;
Oh! de notre bonheur si vous faisiez le vôtre,
Alors, oui, vous seriez des rois!

Vous seriez de vrais rois, de ces hommes d'élite
En qui le ciel tolère un pouvoir insolite
Pour le vouer à tous et nous mener à lui;
Qu'on nomme avec respect, avec idolâtrie,
Dont le nom vénéré résume la patrie
Dont ils sont le père et l'appui.

Rois, quelle mission sublime!
Partout le bien inauguré!

Acclimater le peuple infime
Au droit saint, au devoir sacré :
Beau destin que Dieu vous présente :
Être l'avant-garde puissante
De la civilisation ;
Dans nos abus, désert aride,
Être l'étendart et le guide
Qui mène à Chanaan la génération.

Et puis, lorsque sonnera l'heure,
L'heure bien éloignée encor...
— Mais alors l'opprimé qui pleure,
Vous garderait comme un trésor ! —
Remettre au souverain son trône,
Et conserver de la couronne
Ce qui seul peut braver l'oubli ;
L'auréole la plus auguste,
Le bonheur sublime du juste,
La sainte majesté du devoir accompli.

Alors, oh ! comme ces vieux cygnes,
Après mille ans d'un saint effort,
Prophètes que Dieu jugeait dignes
D'échapper aux coups de la mort,
Vous sentiriez, nobles, modestes,
Cédant à des aimans célestes,
Vos vertus, vos succès pieux,
Aux regards de toute la terre
A genoux devant ce mystère,
Vous élever vivans aux cieux.

FIN.

Paris. — Imprimerie Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans,

On trouve chez le même Edite

LA COMÉDIE PARISIEN

PAR

LOUIS LABARRE.

---

12 volumes par année. — Un volume le 1er de chaqu

PRIX : POUR UN AN, 12 FRANCS.

S'adresser *franco* à M. Louis Labarre, 50, rue de Pro
à Paris.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉD. PROUX ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-